

Nous sommes en l'an de grâce 1057 et les troupes birmanes avancent à Thaton. Les Minamoto viennent de perdre Kawasaki, Etienne IX meurt empoisonné en plein pontificat et les patarins s'attaquent au clergé, sans qu'aucun de ces événements, pourtant sensationnels, ne semble intéresser Jules Lefebvre.

S'il tenait absolument à illustrer cette année en particulier, il aurait encore pu se rabattre sur la mort de Macbeth, une histoire qui en a inspiré plus d'un, de Shakespeare à Verdi, ou même, dans un genre moins fictionnel, à Ceausescu.

Alors pourquoi Lady Godiva ?

Eh bien autant le dire, et tant pis si ça fait jaser, Lefebvre avait un faible pour les nus féminins. Entendons-nous bien, il s'agit d'un simple constat et non d'un jugement moral, qui n'a pas sa place ici. Ce travers expliquerait en tout cas la mise à l'écart des thèmes cléricaux ou guerriers sus-évoqués. Pourtant, avec les patarins, notre peintre tenait une histoire susceptible d'alimenter ses fantasmes. Ces misérables étaient en effet ainsi nommés parce que « loqueteux ». <sup>1</sup> Or, de loqueteuse à nue, il y a tout au plus quelques centimètres carrés de tissu, et pas de la meilleure qualité.

Mais nous ne sommes pas ici pour parler chiffons, laissons-nous plutôt entraîner par cette surprenante légende anglo-saxonne.

Il ne fait pas bon vivre à Coventry en ce début de millénaire. Les habitants croulent sous le poids d'impôts exorbitants prélevés par le méchant Léofric, qui ripaille aux frais du contribuable. Arthur Laffer le démontrera au moyen de la courbe qui porte son nom, trop d'impôt tue l'impôt. Sa théorie influencera notamment un très lointain successeur du comte de Mercie, une certaine Margaret Thatcher. Mais Léofric n'a que faire de la variation du PIB, du pouvoir d'achat et des assiettes fiscales. A sa connaissance, trop d'impôt tue, au pire, le contribuable, un risque parfaitement acceptable à ses yeux. En un mot, il se soucie de l'équilibre des comptes publics comme de sa première paire de chaussettes.

Lady Godiva se situe politiquement plus à gauche. La belle et jeune comtesse ressent de l'empathie pour ses administrés et implore son mari de leur accorder un dégrèvement. Sur son insistance, ce dernier va finir par y consentir, mais à l'humiliante condition qu'elle traverse, toute nue, la place du marché.

Ce différend conjugal résonne de façon familière à nos oreilles, en dépit des siècles écoulés. Combien de couples se sont déchirés autour de leur déclaration d'impôt ? Combien de femmes montées sur leurs grands chevaux, de « va te faire voir » jetés à la figure de l'autre ? Tout cela est si parfaitement illustré par Jules Lefebvre qu'on se demande si le tableau ne renferme pas une dimension autobiographique.

Les recherches effectuées dans les archives de Coventry associées à des témoignages de 25<sup>ème</sup> main, nous ont permis de reconstituer la scène de ménage telle qu'elle s'est déroulée chez les Léofric. Un document incroyable, comme vous allez pouvoir en juger par vous-même :

LEOFRIC - Ma chère, vous commencez à me fatiguer.

LADY GODIVA - Mais enfin, mon ami, savez-vous seulement ce que représente tout cet argent que vous prélevez ?

---

<sup>1</sup> Patarin signifie « loqueteux » selon Wikipédia, ou « chiffonnier ».

LEOFRIC - Oui bien sûr ! Des parties de chasse, des banquets et des tournois, pour l'essentiel.

LADY GODIVA – Pas tout à fait, c'est aussi du travail, du temps passé à suer.

LEOFRIC - C'est de la dialectique matérialiste. Que vos amis produisent plus, et tout le monde s'en portera mieux.

LADY GODIVA - Tout le monde ? Vous voulez rire ! La plus-value dégagée par la surproduction ne profite qu'au capital.

LEOFRIC - Propagande que tout cela.

LADY GODIVA – Faites gaffe, Léo, car ces damnés de la terre n'ont rien à perdre que leurs chaînes.

LEOFRIC - Ma parole, j'ai épousé une dangereuse bolchéviste !

LADY GODIVA – Et moi un gros réac !

LEOFRIC – Communiste !

LADY GODIVA – Bourgeois !

LEOFRIC – Trotskiste !

LADY GODIVA – Facho !

LEOFRIC – Kibboutznik !

LADY GODIVA – Je passe.

LEOFRIC – Deux sans atout.

LADY GODIVA – Je contre !

Nous tenons, de source pas tout à fait sûre, que c'est à ce stade de la dispute que serait née, dans l'esprit du comte, l'idée de ce pari stupide.

A la place de la comtesse, une Femen se serait précipitée dans la rue avec « woman is not an object » tagué sur les seins et « Léofric rends le fric » autour du nombril.

Rien de cela dans la représentation que nous propose Jules Lefebvre. En amazone et dans le plus simple appareil, Lady Godiva déambule sur son grand cheval blanc, au pas. Certes, c'est moins sensationnel, mais quelle dignité ! Ceux qui ont prétendu, sans honte, que les trois pigeons voletant autour du cheval symbolisaient le peuple surtaxé, vous ont abusé. Ils sont là simplement pour suggérer que notre couple féodal bat de l'aile.

La fidèle suivante qui précède sa maîtresse semble terrorisée. Elle est persuadée qu'elles vont se faire violer d'une seconde à l'autre. Qu'elle se rassure. Les rues sont vides, car les habitants se sont cloîtrés chez eux, par respect pour la pudeur de la jeune cavalière. Tous des gentlemen, à l'exception du boulanger dont la devanture est bien éclairée, au premier plan sur la gauche. Ce petit vicieux, un dénommé Peeping Tom, est tapi quelque part derrière ses miches. Inflexible, le peintre a disposé la comtesse dos à la vitrine et l'on imagine le pauvre Tom, la gueule enfarinée, se jurant que la prochaine fois il prendra plutôt à bail la boutique d'en face, et tant pis pour cette satanée marche fêlée à l'entrée. De là où il se trouve, il ne se doute pas que Lady Godiva défile les bras croisés sur la poitrine et que nous éprouvons, bien qu'aux premières loges, une frustration aussi grande que la sienne.

Voilà qui nous permet de lever le mystère sur le choix du sujet, une question qui nous taraudait depuis le début. Cette œuvre est en effet exécutée l'année même de la sanglante grève de Fourmies. Neuf ouvriers y sont morts pour avoir osé exiger la journée de huit heures, un massacre fondateur de la Section Française de l'Internationale Ouvrière. Un pur hasard ? L'engagement social de Lady Godiva me conduit au contraire à penser que Jules Lefebvre nous livre ici un tableau à la gloire du socialisme naissant, sous couvert de nu.